



# Concours de Nouvelles maritimes

## 1<sup>er</sup> Prix

### CATÉGORIE MOINS DE 15 ANS

"DISPARU" de Lilou MARBAIS – 15 ans – Nancy (54)

Cela faisait déjà plusieurs années. Combien ? Elle n'aurait su le dire. Depuis ce funeste jour, le temps s'était arrêté pour elle.

Elle se sentait bloquée. Coincée dans un abyme de douleur sans fond. Avant, oui, avant, elle aimait la vie. Elle la croquait à pleines dents, même. Mais tout ça, c'était depuis longtemps fini. Maintenant, elle se traînait, prisonnière d'une existence qui ne pouvait pas se finir alors qu'elle souhaitait intérieurement la conclusion, de toute son âme.

Beaucoup disaient qu'elle était folle. C'était sans doute vrai. La douleur lui faisait perdre la tête. Et, alors que les autres avaient, au moment du drame, pleuré des larmes de **crocodile**, les siennes, véritables, ne s'étaient jamais tariées.

Elle souffrait tant. Elle aurait voulu tout arrêter, mais elle avait promis de ne jamais mettre fin intentionnellement à ses jours. Cela avait été sa dernière promesse, et pour elle, elle comptait

plus que tout. Voilà pourquoi elle prolongeait indéfiniment ses souffrances, plongée dans le néant.

Ce jour-là, cependant, était un jour différent. Pire encore que les autres, peut-être, ou bien meilleur. Elle était plongée dans une telle hébétude qu'elle n'aurait su le dire. Et, alors qu'elle avait perdu le décompte du temps, elle savait, instinctivement, que c'était le jour-anniversaire. Le jour-anniversaire de sa disparition en mer, perdu.

Le brouillard qui l'entourait se dissipa un peu alors que, après sa journée de travail, elle se rendit là-bas. La falaise, qui surmontait la mer toujours houleuse et agitée, était son refuge. C'était là qu'elle avait passé de nombreuses journées avec lui, avant qu'il ne parte.

Le soleil dardait ses rayons sur elle alors qu'elle s'assit, ouvrant son sac, et déversant les objets chéris qu'il adorait, de son vivant. Il y avait son **livre** favori, un roman de science-fiction écrit par John Jacob Astor IV, le savon de **Marseille** qu'il utilisait sans arrêt, et son carnet, à la couverture reliée de cuir, où il avait rassemblé, minutieusement, les plus belles photos de bateaux qu'il avait pu trouver. De la proue à la poupe, de l'**étrave** au **pavillon**, il y avait tout.

Elle ne sortait pas souvent ces objets qu'il lui avait laissé : seulement une fois par an. Un autre jour, engourdie par la peine, cette vision lui aurait été intolérable. Mais, chaque année, en ce jour, elle se tirait un peu de son ébahissement, pour mieux penser à lui.

Son sourire. Ses yeux, couleur de l'océan.

Elle l'aimait tant. Mais il avait pris la mer, et il n'était pas revenu. « N'aie crainte, mon amour, ça ne sera pas long. Je reviendrai avant que tu te rendes compte de mon absence ».

Elle avait l'impression d'entendre à nouveau sa voix. Elle aurait voulu se jeter de la falaise, le rejoindre dans les flots, mais elle ne pouvait pas. Avant de partir, il lui avait fait jurer, comme guidé par un sombre pressentiment : « Si je ne reviens pas, promets-moi de ne pas essayer de me rejoindre, d'accord ? ».

Elle avait su, quand elle avait appris la nouvelle. Elle avait su qu'il avait deviné, par un prodige hasardeux, qu'il allait lui arriver quelque chose. Même si, pendant les quelques jours entre son départ et l'information, elle avait cru que ces mots voulaient dire quelque chose d'autre. Quelque

chose comme : « Je pars rejoindre une autre femme parce que je ne t'aime plus. Je ne reviendrai pas en France, n'essaie pas de me rejoindre. » Il avait présenté son voyage comme l'occasion professionnelle d'une vie, quelque chose qui ne durerait pas non plus très longtemps, le temps de conclure l'affaire, là-bas, de l'autre côté de l'Atlantique. Elle l'avait à moitié cru, son cœur saignant d'amour alors qu'elle était terrorisée à qu'il la trahisse. Elle l'avait, durant les quelques jours en suspens, aimé plus que jamais, d'autant plus qu'elle craignait de le perdre au profit d'une autre, plus belle, et surtout plus intelligente. Mais voilà. Il était mort avant.

Ses larmes rejaillirent et elle serra, avec rage, les objets.

Elle n'avait pas songé une seule seconde au danger qu'il courrait, simplement à son abandon probable. Et elle, elle avait osé croire que ses mots voulaient dire autre chose ! Elle se sentait sale, elle se sentait comme si elle l'avait trahi. Et c'était peut-être cela qui l'empêchait de faire son deuil. Ça, et le doute obsédant. Peut-être, elle ne se trompait pas. Même si ça n'avait guère d'importance, elle ne saurait jamais, et ça la rongait.

Ses mains replongèrent dans le sac, touchant le dernier objet. Elle le sortit avec précaution. Ses sanglots avaient trempé le papier une infinité de fois. Mais, malgré tout, la une, datée du 15 avril 1912, était encore lisible :

**« L'INSUBMERSIBLE TITANIC A COULE CETTE NUIT ».**